NORBERT SCHEUER

Les abeilles d'hiver

roman traduit de l'allemand
par Marie-Claude Auger

ACTES SUD

pour Elvira

Je pleure sur le sort des abeilles.
Elles sont martyrisées par les armées qui s'affrontent.

Isaac Babel*

* Isaac Babel, *Œuvres complètes*, Le Bruit du temps, 2011, p. 529.

JOURNAL 1944-1945
EGIDIUS ARIMOND

Feuille non datée

Il n'y a pas de représentation de la réalité dans son ensemble. Juste une sélection.

Pär Lagerkvist

Je vis dans une petite ville minière, située sur une rivière qui serpente à travers des paysages déserts et accidentés, une région avec de petits villages au milieu de prairies maigres, de forêts d'épicéas, de pins et de hêtres qui s'étendent jusqu'à la frontière belge. Cette région, depuis toujours région désertique et pauvre, est née de l'érosion de la chaîne des montagnes Varisques, dont les crêtes d'origine volcanique dominent le paysage vallonné, avec une végétation luxuriante que les abeilles semblent beaucoup aimer, car elles vivent ici depuis des millions d'années, bien avant que des hommes ne s'établissent dans l'Urftland. Des siècles plus tard, des moines ont christianisé les tribus celtes et germaniques qui n'en ont pas moins continué à vénérer leurs matrones, leurs esprits de la forêt et de la terre. Un de nos ancêtres était, aux dires de père, un de ces anciens moines, un bénédictin nommé Ambrosius, qui vivait dans le monastère non loin de là et élevait des abeilles. À cause d'une histoire d'amour avec une paysanne, cet Ambrosius a quitté son monastère en 1492 et fondé une famille dans

un des petits villages en altitude. De cette union est née la première génération des Arimond. Suivirent des guerres, des épidémies de peste, des famines, des périodes de paix et de nouveau des guerres durant lesquelles mes ancêtres, grâce à la culture du sol karstique de l'Urftland et à l'apiculture, purent survivre aux périls de l'époque. Mon père a finalement renoncé au commerce agricole pour aller travailler dans la mine de plomb voisine – tout en continuant à élever des abeilles. Je suis le premier de notre famille à avoir suivi une formation universitaire et quitté pour une période assez longue la région de l'Eifel pendant mes études. Finalement, je suis rentré au pays quand ma mère est morte et que mon père, fragilisé, s'est retrouvé seul. Au début, j'ai occupé un poste d'enseignant au lycée tout en aidant mon père dans l'apiculture. Depuis mon licenciement prématuré de l'enseignement, je m'occupe uniquement des abeilles et je fais des recherches, pour moi, sur notre ancêtre bénédictin. Je gagne ma vie en livrant des produits à base de miel, tels que des bougies à base de cire d'abeille, du vin et de la liqueur, aux petits magasins de la région ou en les vendant sur les marchés. Après la guerre, je veux quitter enfin ce coin perdu et vivre dans une grande ville ; mais je crains qu'il ne soit trop tard, beaucoup de villes ont déjà été détruites. Je vais peut-être devoir rester ici pour toujours.

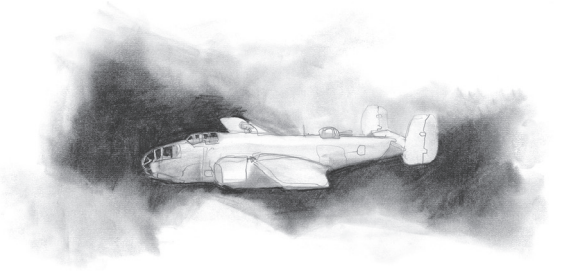
HIVER 1944

Lundi 3 janvier 1944

L'avion qui s'est écrasé est un Mitchell B-25 américain. J'étais sur le lieu du crash hier. Enfant, j'observais déjà les avions avec mon frère Alfons et je m'y intéresse toujours. Je reconnais la plupart des avions à leur silhouette, aux ailes rectangulaires, ovales ou pointues à l'extrémité, au fuselage ou à l'empennage et à leur armement. Mon frère avait toujours rêvé de s'élever loin au-dessus de la terre d'une manière ou d'une autre ; autant que je me souvienne, il voulait devenir pilote d'étoiles. Sur les murs de sa chambre, il y a encore ses dessins d'avions et de fusées destinées à conquérir l'espace. Sur son étagère, il y a des ouvrages de Hans Dominik et de Jules Verne, des romans sur les voyages dans l'espace et les expéditions aventureuses au cœur de la terre. Après avoir quitté l'école, Alfons s'est engagé dans l'armée de l'air. Il était déjà depuis plusieurs mois à l'école de pilotage quand nous avons reçu pour la première fois de ses nouvelles. La lettre était accompagnée d'une photographie le montrant debout, souriant, avec ses camarades, à côté d'un avion d'entraînement dans le hangar.

Depuis le début de la guerre, des escadrons de chasseurs et des bombardiers survolent tous les jours l'Urftland. Je les reconnais souvent au bruit de leurs moteurs avant même qu'on les voie.

Le Mitchell B-25 avait piqué du nez dans le sol. Il y avait un corps calciné dans l'armature du cockpit ; les têtes, les pieds et les mains des autres membres de l'équipage étaient éparpillés dans la boue du champ, le pilote, les membres disloqués, se trouvait juste à côté de sa machine. Seuls cinq membres de l'équipage ont été retrouvés. La police militaire avait largement bouclé la zone ; les soldats ont cherché des armes sur les corps, elles sont parfois cachées dans le rembourrage des épaulettes de leurs vestes. Ils ont trouvé, comme on l'a dit plus tard à l'auberge, des poings américains, des pistolets, une écharpe en soie avec une carte du Reich imprimée, une boussole de poche, un canif, des anneaux en or, une montre de pilote, des photos de famille, une bible, des images de femmes nues, blanches et de couleur.



Mitchell B-25
Équipage : six hommes. Propulsion : deux moteurs à pistons en étoiles Wright Cyclone de 1 850 CV chacun. Armement : huit mitrailleuses défensives, huit mitrailleuses à tir avant. Charge de bombe : 1 800 kg.

Mardi 4 janvier 1944

*Aspera perpessu fiunt iucunda relatu**. Enfant, quand je ne pouvais pas dormir, je me faufilais discrètement dans le jardin sombre qui sentait le jasmin et le chèvrefeuille, jusqu'à la ruche contre le rocher. J'effleurais du bout des doigts les vieilles planches de sapin poreuses, frappais doucement contre le bois, je parlais à nos abeilles, je posais mon oreille contre la ruche et j'attendais leur réponse. J'écoutais le bourdonnement sourd qui montait, et qui se transformait peu après en un doux murmure à la pulsation harmonieuse qui me semblait familier et réconfortant. Parfois en été, je m'endormais par terre devant la ruche et n'étais réveillé le matin que par le bourdonnement des abeilles qui s'envolaient.

* "Ce qui était dur à supporter devient agréable quand on le raconte."

Mercredi 5 janvier 1944

Lorsqu'à la fin du XIXe siècle, l'exploitation minière a repris dans notre région, les fils des paysans ont eu envie d'aller travailler dans les mines de plomb, ce qui payait mieux. À cette époque, des mineurs sont venus de nombreux pays dans l'Urftland ; ils se sont installés avec leurs familles à Kall et dans les environs et bientôt des milliers de travailleurs ont cherché en surface et sous terre des minerais de plomb, des nodules de manganèse et de l'argent. En suivant les filons, ils ont creusé sous terre des tunnels toujours plus longs et plus profonds, ce qui a donné avec le temps un immense labyrinthe de puits et de galeries, aujourd'hui oublié. En surface, les pâturages et les terres cultivées ont fait place à des montagnes de scories et de sable de plomb toxique. Un village agricole sur les bords de l'Urft était devenu en quelques années une petite ville minière, avec sa mairie, sa bibliothèque, un lycée, un collège, une école professionnelle ainsi qu'une liaison ferroviaire d'où les minerais extraits et fondus étaient transportés vers la mer et de là, vers le Brésil et la Nouvelle-Zélande. Lorsque mon père est revenu de la Première Guerre mondiale, il est devenu lui aussi mineur dans l'une des nombreuses mines de plomb. En même temps, il s'occupait un peu d'agriculture, comme je l'ai déjà mentionné, et élevait des abeilles. J'ai également des cochons, des poulets et un cheval,

un cheval à sang froid rhénan qui est tout à fait adapté au transport des ruches vers les pâturages d'abeilles. Après le mariage de mes parents, mon père a construit sur un terrain à la périphérie du village notre maison en grès rouge qu'il a extrait de la roche au bout du jardin et taillé en pierre de taille. Il a passé plusieurs années à construire cette maison et peu de temps après, je suis né. Il a installé son nouveau rucher contre la roche de grès, juste à côté de la remise où il rangeait ses outils et où, les dernières années de vie, il venait s'asseoir dans un vieux fauteuil et dessinait les abeilles, les butineuses, les ouvrières, les gardiennes, la reine, sa cour avec les servantes et les gros bourdons lubriques. Au cours de sa vie, mon père a réalisé de nombreux petits dessins de ses abeilles, comme s'il avait l'intention de dessiner chacune d'entre elles dans le moindre détail, comme s'il s'agissait chaque fois d'un individu à part entière. Jusqu'à sa mort, il a réalisé des croquis quasi indéchiffrables, censés représenter sans doute les mouvements des abeilles dans la ruche d'hiver ou les danses mystérieuses auxquelles elles s'adonnaient devant leurs appartements dans l'air chaud du printemps.